Notes sur le sermon précédent.

SERMON

POUR

LE XII^e^ DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Hoc fac et vives.
(Luc., x, 28.)

C'est l'égoïsme qui règne dans le monde : jusque sous le manteau de la philanthropie, c'est leur satisfaction personnelle, leur plaisir ou leur intérêt que recherchent la plupart des hommes : sourds à la voix de Dieu, insensibles aux souffrances des malheureux, ils n'ont d'autre préoccupation qu'eux-mêmes et leur bien être. C'est à ces hommes sans foi et sans charité que s'adressent la parabole du Samaritain et les deux commandements du Sauveur : « vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même... » Or ce qu'il importe de remarquer, c'est que le Sauveur ne fait pas seulement de la charité le premier des préceptes, mais le principe même et la condition de la vie surnaturelle : « hoc fac et vives. »

a) C'est qu'en effet
— *rien n'est plus agissant que l'amour*. Celui que possède l'amour, dit l'auteur de l'*Imitation* dans un de

ses plus beaux chapitres, ne marche pas, il a des ailes, il s'empresse et il vole : « amans volat, currit » ;

pour lui point de repos : « dormiens, non dormitat », et pourtant point de lassitude : « fatigatus non lassatur » ;

l'ardeur qui l'emporte est une flamme qu'il est impuissant à contenir : « sicut vivax flamma et ardens facula, sursum erumpit » ;

— *et rien n'est plus puissant* pour faire agir. « Nil fortius », lisons-nous encore dans l'*Imitation ;* l'amour transforme tout : il rend légers les plus pesants fardeaux et suave ce qui est amer : « leve facit omne onerosum, et omne amarum dulce ac sapidum efficit. »

L'amour est fort comme la mort, s'écrie l'auteur du Cantique des Cantiques : « fortis est ut mors, dilectio » ; rien ne lui résiste ; et saint Augustin le vérifie pour lui-même : « amor meus, pondus meum » ; « mon amour est le poids qui m'entraîne, dit-il ; toutes mes démarches c'est lui qui les inspire », « quocumque feror, eo feror. »

Et cette formule est l'abrégé de toute la vie du saint : de sa jeunesse passée dans les plaisirs et l'amour des créatures, et de son âge mûr entièrement consacré à l'amour de Dieu.

Aussi, convaincu de l'énergie d'un tel stimulant, n'hésitait-il point à écrire : « ama et fac quod vis. » Il pensait avec raison qu'une âme embrasée de l'amour de Dieu et du prochain vient à bout de tout.

b) Mais *la vie* aime à se répandre : elle n'est pas seulement active, elle *est généreuse et féconde.* Or aimer c'est se donner : « dat omnia pro omnibus. »

C'est l'amour infini qui a tiré le monde du néant et

peuplé la terre des fleurs qui la parent, des oiseaux qui l'égayent, des hommes qui la chantent, la transforment ou la fertilisent.

C'est son amour de l'humanité qui a arraché au Sauveur tant de miracles, tant de conversions ou de guérisons et tous ces incroyables bienfaits : l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, les sacrements, etc.

C'est l'amour enfin qui a fait les Apôtres, les Martyrs, les Confesseurs et les Vierges : c'est parce qu'ils aimaient leur Dieu qu'ils ont aimé leur prochain, et qu'ils ont, pour leurs frères, entrepris tant de voyages, dépensé tant d'efforts, de talent, de fortune, offert tant de prières et de sacrifices, et fondé tant d'œuvres, tant d'asiles pour les orphelins, les pauvres, les malades, etc.

Supprimez l'amour divin, vous tuez les plus nobles et les plus généreuses passions ; posez l'amour divin, vous les faites naître toutes.

c) Enfin, l'amour c'est *la vie dans son plein épanouissement.* « Nihil plenius nec melius in cœlo et in terra. » (*Imitation,* III, 5.)

L'âme touchée par l'amour voit les choses de plus haut : « nihil altius » ; elle ne se laisse point prendre aux mesquineries de l'égoïsme : « amor vult esse sursum nec ullis infimis rebus retineri. »

Elle juge les personnes et leurs actions avec plus de largeur, « nihil latius », par suite avec plus de bienveillance et de vérité même.

L'amour est pour elle une source
de liberté : « liber est et non tenetur » ;
de sérénité : « territus non conturbatur » ;
de joie expansive : « nihil jucundius » ;
de sainte ivresse : « discam interiori cordis ore

degustare quam suave sit amare et in amore liquefieri et natare. »

L'amour est son élément : l'âme est faite pour aimer, comme l'œil pour voir et l'aile pour voler.

Conclusion. Aimons donc, ou plutôt demandons à Dieu la grâce d'aimer : « tenear amore » ;

efforçons-nous de pratiquer la charité vis-à-vis du prochain dans nos procédés, dans nos conversations et dans nos sentiments intimes ; nous abstenant de lui causer aucun préjudice, et lui faisant au contraire, à l'exemple du Sauveur, tout le bien en notre pouvoir ;

et aimons Dieu par-dessus tout, et plus que nous-mêmes, en raison de sa beauté, de sa bonté et de son amour ;

sachant bien que dans cette union à Dieu est pour nous le principe du mouvement et de la fécondité et la plénitude de la vie : « hoc fac et vives. »

Notes sur le sermon précédent.

SERMON

POUR

LE XIII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Fides tua te salvum fecit.
(Luc., XVII, 19.)

La Création, la Rédemption, l'Eucharistie et toutes les grâces dont nous sommes redevables à la Providence : que de sujets de louer Dieu !... Quelle n'est pas pourtant notre indifférence et notre ingratitude ? L'histoire des neuf lépreux dont nous parle aujourd'hui l'Evangile n'est-elle pas notre propre histoire ?

a) Nous oublions Dieu dans la prospérité : nous Le négligeons, et nous trouvons importuns ceux qui nous parlent de Lui. Avant tout nos affaires, nos intérêts, notre plaisir et notre bien-être, etc.

b) L'épreuve même ne réveille pas toujours notre foi engourdie ;

dans une maladie grave nous recourons d'abord à un médecin expert ; dans une affaire critique, à un conseiller éclairé ; dans une situation compromise, à un personnage influent.

c) C'est seulement dans le désespoir, quand on ne

sait plus à qui recourir, qu'on se rappelle qu'au-dessus de l'homme il y a Dieu, et que de sa Providence tout dépend : fortune, succès, santé, avenir ;

alors, par intérêt plus encore que par esprit de foi, on consent à implorer les lumières et les secours de Celui qui est la Vie, la Puissance, la Sagesse et le Bonheur.

Tel est sans doute le cas des lépreux de l'Evangile ; on sent bien à la prière qu'ils adressent au Sauveur qu'ils ont tout fait déjà pour se guérir, se purifier et rentrer au village d'où les exclut leur maladie. Ils se présentent à Jésus et le supplient de les prendre en pitié : « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous ! »

Ils obtiennent leur guérison.

d) Quelle ne devra pas dès lors être leur gratitude ?... Or un seul se montre reconnaissant, retourne sur ses pas, glorifie Dieu à haute voix, et vient se jeter aux pieds de Jésus, le visage contre terre, pour lui rendre grâces...

Que font les neuf autres ? Où sont-ils ? « Et novem ubi sunt ? » Déjà sans doute ils sont retournés à leurs affaires, à leurs préoccupations, et peut-être aussi à leurs anciennes habitudes. Telle est leur gratitude : ils jouissent du bienfait et oublient le bienfaiteur.

Mais c'est chez eux manque de foi plus encore que manque de reconnaissance. Le miracle, dont ils ont été l'objet, perd à leurs yeux son vrai sens et sa haute signification : ils ne savent pas y reconnaître le signe d'une intervention divine, la marque d'une puissance infinie ; Jésus reste pour eux le Maître par excellence, mais non le Dieu dont tout relève et à qui il faut tout rapporter, etc.

Que d'hommes malheureusement se comportent comme ces lépreux ! C'est chaque jour que pour nous Dieu opère sur nous-mêmes ou autour de nous des prodiges qui devraient nous convertir : c'est, dans un danger, un secours imprévu ; dans une difficulté insoluble, une lumière inattendue ; dans une crise violente, un dénouement inespéré... Pour tout homme qui réfléchit, le doigt de Dieu est là ; et pour tout homme de cœur, ce n'est pas assez de reconnaître la main de Dieu, il la faut bénir. Que faisons-nous cependant ? Nous profitons de la faveur qui nous est faite, et nous oublions Celui qui nous l'accorde, bien loin de nous montrer plus fidèles, plus empressés et plus fervents à son service.

Et ces dispositions sont celles de la plupart des hommes, des neuf dixièmes de l'humanité pour reprendre le chiffre de l'Evangile : « et novem ubi sunt ? »

Peut-être même n'est-il pas exagéré de dire que neuf fois sur dix les bons eux-mêmes témoignent à Dieu peu de reconnaissance de ses grâces et de ses faveurs.

Or l'ingratitude, outre qu'elle est une forme de l'injustice, nous prive de nouveaux bienfaits. J'aime la réponse du Sauveur au lépreux qui lui rend grâces : « votre foi, lui dit-Il, vous a sauvé. » Jésus ne veut sans doute par ces paroles que louer et encourager la foi de cet homme, cause de sa guérison ; mais est-il téméraire de penser qu'après avoir récompensé la foi du lépreux, le Sauveur récompense maintenant sa gratitude, en guérissant la lèpre de son âme après avoir guéri celle de son corps ?

Quoi qu'il en soit, la reconnaissance du lépreux lui attire certainement, de la part de Jésus, de nouvelles grâces qui seront pour lui le principe d'une plus grande ferveur, peut-être de la persévérance et du salut.

Conclusion. Comme ce lépreux, soyons fidèles au devoir de la reconnaissance :

— elle s'impose à nous au nom de la justice dont la reconnaissance n'est qu'une forme aimable ;

— elle s'impose à nous au nom de la foi dont elle est une forme raisonnable ;

— et elle s'impose au nom de l'amour dont elle est une forme impérieuse et irrésistible. Remercier Dieu, c'est lui rendre amour pour amour.

Notes sur le sermon précédent.

SERMON

POUR

LE XIVe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Non potestis Deo servire et mammonæ. (Matth., VI, 24.)

Parce que l'homme se sent fait pour le bonheur, et que le bonheur sur la terre paraît être en raison de la fortune, l'argent est la grande affaire, l'unique préoccupation d'un grand nombre d'hommes. C'est l'idole à laquelle sacrifient, et les pauvres pour parvenir, et les parvenus pour jouir. Or ce culte de l'argent est incompatible avec le culte et l'amour de Dieu : « non potestis Deo servire et mammonæ » ; et la raison de cet antagonisme est facile à comprendre :

a) *L'argent aveugle les âmes.*

C'est l'argent qui fait vivre : sans argent point d'aliments, point de vêtements, point d'asile ;

c'est l'argent qui procure le bien-être ; sans argent point de repos et point de plaisirs ;

c'est l'argent qui attire la considération : l'homme sans fortune passe inaperçu, obscur et méprisé ;

c'est l'argent qui élève aux honneurs ; sans argent point d'instruction et point de situation.

L'argent semble donc la chose la plus enviable au monde, et de là les revendications et les efforts violents de la plèbe pour s'emparer de cet unique trésor, et la résistance des classes aisées, pour ne point se dessaisir.

Or, là où est le trésor de l'homme, là est son cœur. L'ouvrier s'absorbe donc dans son travail, le financier dans ses spéculations, le politique dans ses combinaisons, le commerçant dans ses affaires, tous dans la préoccupation des intérêts temporels et matériels ;

et la pensee de l'au delà, de l'éternité, de la vertu à acquérir... la pensée même de Dieu leur devient étrangère ; insensiblement la foi s'éteint dans ces âmes ; entre les deux maîtres leur choix est fait : c'est Mammon qui l'emporte.

b) Mais en s'attachant à l'idole, on fait plus qu'oublier Dieu, on Le méprise : c'est le Sauveur lui-même qui nous en avertit : « aut enim unum odio habebit, et alterum diliget, aut unum sustinebit, et alterum contemnet » ; et c'est pourquoi l'on peut dire que l'*amour de l'argent tue les âmes ;*

— l'argent en effet *développe l'égoïsme* sous toutes ses formes :

la soif de posséder, qui devient bientôt la sordide avarice, l'inhumanité envers les pauvres ;

l'ambition, qui ne tarde pas à se confondre avec la prétention choquante et l'insupportable orgueil ;

l'amour de la gloire, qui se transforme promptement en vaine ostentation, en faste arrogant, en luxe scandaleux ;

le désir du bien-être enfin, qui dégénère toujours en mollesse ou en volupté ;

— et trop souvent aussi l'amour de l'argent *conduit à l'infamie :*

à la débauche avilissante ; car le riche qui n'est pas charitable s'ennuie, et cherche à s'étourdir par le plaisir ;

à la prostitution, commerce ignoble d'appétits brutaux et de coquetterie famélique ;

à la désertion et à la trahison de toutes les causes, même les plus saintes et les plus sacrées ;

à l'odieux parjure, etc.

Qui s'étonnera maintenant que Notre-Seigneur ait condamné le culte de l'argent, et déclaré très difficile l'entrée des riches dans le royaume des cieux ?

Conclusion. Tenons-nous donc en garde contre la séduction des richesses ; si elles nous sont échues en partage, bénissons la Providence qui nous les a si largement accordées ; mais sachons n'en user que selon l'intention du Seigneur, pour sa gloire, (soutenant sa cause de nos deniers), et pour son amour, (pensant aux pauvres en même temps qu'à nous-mêmes) ;

et si nous sommes déshérités du côté de la fortune, ne désirons que ce qui suffit à notre entretien, et travaillons sans inquiétude à l'acquérir : (le Père céleste qui veille sur l'oiseau et sur la fleur, n'est pas moins attentif aux besoins de chacun de nous) ;

mais n'attachons point nos cœurs aux richesses ; l'amour de l'argent est mortel pour les âmes ;

imitons le Sauveur qui a vécu pauvre et a chéri la pauvreté : « beati pauperes spiritu » ;

et cherchons le royaume de Dieu et sa justice, bien persuadés que le reste nous sera donné par surcroît.

Notes sur le sermon précédent.

SERMON

POUR

LE XV^{e} DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Adolescens, tibi dico, surge.
(Luc., VII, 11.)

Un jour que Jésus se rendait à Naïm, suivi de ses disciples et de beaucoup de peuple, il rencontra à la porte de la ville un nombreux cortège ; on portait en terre un jeune homme, fils unique d'une veuve. A la vue de l'infortunée mère, Jésus fut ému de compassion et lui dit : « ne pleurez point », puis, faisant signe aux porteurs de s'arrêter, il s'adressa au jeune homme en lui disant : « jeune homme, je vous le commande, levez-vous. » Et le mort se leva sur son séant et se mit à parler.

Or la parole du Sauveur à ce jeune homme est une parole divine : c'est en effet

a) Une parole d'amour :

— Jésus avait fait de la charité envers le prochain le second précepte de la loi nouvelle ; mais où pouvait-Il en donner Lui-même l'exemple mieux que dans cette circonstance douloureuse ?

Aussi s'arrête-t-Il ému devant le spectacle qui s'offre à ses yeux :

Il voit d'une part l'ouvrage de la mort et Il s'émeut sur le sort de ce jeune homme moissonné à la fleur de l'âge, ravi à la tendresse de sa mère, à l'affection de ses amis et aux séductions de l'avenir ;

mais Il s'émeut surtout à la vue de l'infortunée mère dont la douleur est immense : elle n'avait qu'un fils..... et dans son veuvage, toute sa tendresse s'était reportée sur ce fils unique..... Qui l'aidera à supporter cette suprême épreuve ? ou plutôt comment pourra-t-elle vivre sans ce fils qui lui était plus cher qu'elle-même, et qui était son unique espérance, sa seule consolation, presque toute sa raison d'être ?

Jésus sait l'amour des mères pour leurs fils : n'est-ce pas Lui qui a fait le cœur de la femme et l'a fait si riche de tendresse et de dévouement ? Il mesure donc l'abîme de douleur que la mort vient de creuser dans l'âme de cette mère et Il s'émeut.

Sans doute aussi Il s'émeut à la pensée des souffrances que Lui-même doit un jour causer à sa mère bien-aimée, du martyre qu'Il lui fera subir par sa passion, des larmes de sang qu'Il lui fera verser par sa mort ;

et Lui aussi est Fils unique ; Il laissera donc sa Mère dans une douleur inconsolable ;

et cette pensée ne Lui rend que plus sympathique l'infortunée veuve ; Il va droit à elle et s'efforçant d'arrêter ses larmes : « ne pleurez point », lui dit-Il avec une douceur infinie et déjà réconfortante ;

puis, se tournant vers le cadavre : « jeune homme, ajoute-t-il, je vous l'ordonne, levez-vous » : parole d'amour qui rend le fils à la mère et arrache à tous les assistants un hymne d'actions de grâces.

b) Et une parole de vie :

— d'abord pour le jeune homme lui-même dont les yeux s'ouvrent de nouveau à la lumière, et qui semble sortir d'un profond sommeil ;

— puis pour sa mère qui renaît au bonheur dans l'amour ;

— enfin pour tous les témoins de sa résurrection ; car c'est là un miracle de premier ordre : un mort n'est-ce pas tout à la fois un sourd auquel il faut rendre l'ouïe, un muet dont il faut délier la langue, un aveugle dont il faut éclairer le regard, un paralytique auquel il faut rendre le mouvement avec l'usage de ses membres, et, plus que tout cela encore, un limon à informer d'une âme comme celle que Dieu souffla au sixième jour sur l'argile pour en faire le premier homme.

Or une telle science, une telle puissance est-elle au pouvoir de l'homme ?

Quel homme aujourd'hui prétend à la science universelle ?

Et parmi les spécialistes en est-il un en mesure de résoudre tous les cas réservés à sa compétence ? A supposer même un oculiste assez habile pour guérir toutes les maladies de l'œil, en est-il un assez savant pour rendre la vue ?

Que dire maintenant s'il s'agit de rendre non seulement la vue à un aveugle, l'ouïe à un sourd, la parole à un muet, mais l'âme au corps, le mouvement et la chaleur à un cadavre inerte et refroidi ?

Aussi à la vue de ce jeune homme se dressant sur son séant à la parole de Jésus, l'assistance est-elle saisie de crainte, comme en présence d'une force infinie ; et s'écrie-t-elle que Dieu a visité son peuple ; pour elle

c'était un Dieu qui venait d'opérer le prodige, et à l'heure même elle naissait à la vie de la foi.

Conclusion. Entendons la voix de Jésus, qui nous dit comme au jeune homme de Naïm : « *tibi dico, surge* » ; et pour répondre à son ordre divin, sachons comprendre notre religion et mettre à profit les trésors qu'elle met à notre disposition :

— trésors de foi ; la foi qui nous montre notre principe et notre fin peut seule orienter notre marche et éclairer notre route ;

— trésors de vie : par sa discipline, la religion est la meilleure hygiène du corps et, par ses enseignements, par ses sacrements, le meilleur aliment de l'âme ;

— trésors d'amour enfin : la foi est le principe des joies les plus pures, des consolations les plus vives et des dévouements les plus sublimes.

Notes sur le sermon précédent.